

L'HORREUR ENGLOUTIE

Par HERR MAGOG

1

L'ÎLE ENGLOUTIE

On était le vingt-six novembre 1926 quand Willard Kurtzman, nouvel assistant du professeur en Archéologie John A. Newton (Université Miskatonic, Arkham, Massachusetts), retrouva la trace de Nathan H. Cosgrove, qui l'avait précédé dans ce poste jusqu'à environ six mois de cela. En effet, au cours du mois de mars de la même année, Cosgrove avait quitté les bibliothèques surannées et les laboratoires feutrés de l'université Miskatonic pour effectuer un grand voyage de l'autre côté du monde, afin de passer prendre des sculptures et des fragments de plaquettes qui avaient été retrouvées en Nouvelle-Zélande. Il était donc parti le quinze mars, muni des chaudes recommandations de Newton, qui ne pouvait pas l'accompagner lui-même, étant un septuagénaire souffrant d'arthrose et de rhumatismes. Quelques semaines plus tard il était en Nouvelle-Zélande, et put vérifier l'authenticité des fragments qui avaient été retrouvés et en faire une étude préliminaire. Passé cela, il envoya le tout à Arkham.

Pendant deux semaines, on fut sans nouvelles de lui ; et la découverte d'un raz-de-marée qui avait déferlé sur les côtes de Nouvelle-Zélande avait laissé craindre à Newton que son assistant avait été emporté. Il s'engagea un nouvel assistant, au moins pour une période temporaire, car il ne pouvait travailler seul, étant âgé et diminué. Juste après (c'était en début juin), il reçut une nouvelle lettre assez précipitée de Cosgrove : celui-ci lui narrait le raz-de-marée — qui apparemment n'avait pas été si violent que le vieux savant l'avait lu, fort heureusement — et lui disait qu'il allait participer à une expédition jusqu'à l'épicentre de ce *tsunami*, car il semblait qu'une île, ou du moins un îlot, avait émergé des suites du tremblement de terre à l'origine de ce cataclysme marin. La lettre était datée du douze mai.

Naturellement, Newton s'inquiéta. Jusqu'où son intrépide assistant — car c'était un jeune homme plein d'énergie — avait-il pu aller ? Il savait que du haut de ses vingt-cinq ans, ce brun nerveux avait toujours rêvé d'aventures et de voyages lointains, sans cependant jamais pouvoir quitter Arkham. De là à s'imaginer qu'il avait disparu dans une réplique de ce curieux séisme, il n'y avait qu'un pas à faire. Mais son assistant remplaçant le tranquillisa : en effet, Kurtzman connaissait Cosgrove, il savait qu'il était courageux, voire téméraire, mais ce n'était pas un idiot. Il avait des connaissances en géologie. Il devait avoir calculé que le raz-de-marée n'aurait pas de suite. Mais il devinait bien que le vieux scientifique avait des craintes, et il n'aurait su dire pourquoi.

Ils attendirent donc, et comme Cosgrove ne donnait plus signe de vie malgré les lettres et les télégrammes en express, en mi-septembre, Kurtzman se mit en route pour la Nouvelle-Zélande afin de le retrouver. Après un voyage sans encombre il se rendit en toute hâte au commissariat du petit port de pêche d'où Cosgrove avait envoyé sa dernière lettre, et d'où les tablettes mystérieuses avaient été envoyées. Quand on lui parla du *tsunami* et de l'expédition qui avait suivi, le gendarme parut se souvenir de manière assez précise. En effet, le jeune homme décrit était bien parti, et il était revenu trois semaines plus tard avec l'équipage. Ils étaient allés

jusqu'à l'îlot qui avait émergé suite au tremblement de terre sous-marin. Là, lui et une partie de l'équipage avaient débarqué ; mais ils n'avaient rien trouvé de spécial. Quelques heures à peine après le débarquement, la terre avait commencé à trembler. Ils avaient donc quitté précipitamment ce bout de rocher et étaient retournés sur le navire, direction la côte lointaine de Nouvelle-Zélande, d'où ils étaient partis. D'après le témoignage des marins, une fois le crépuscule arrivé, l'îlot s'enfonça dans les profondeurs de la mer ; cela juste au moment où les étoiles s'allumaient dans le ciel. C'est là que s'était passé l'évènement : Cosgrove avait regardé la voûte céleste d'un air stupéfait pendant quelques instants, puis, inexplicablement, était tombé dans une crise de nerfs et de convulsions hystériques. Il avait fallu quatre hommes pour le calmer et le ramener sur sa couchette, dans sa cabine. Là, il passa tout le reste du voyage alité et délirant, jetant des inepties blasphématoires et en proie à une forte fièvre. Une fois le bateau arrivé à bon port, il s'était légèrement rétabli, même s'il restait faible. Il était alors parti sans laisser d'adresse, prenant apparemment un bus qui se dirigeait vers le grand port voisin.

Sur cet étrange témoignage, Kurtzman se dirigea vers le port, muni du signalement de Cosgrove et de son identité. Il ne tarda pas à retrouver sa trace dans une agence de voyage, où il apprit qu'il avait pris un bateau pour l'Inde, en passant par l'Australie.

Après maintes péripéties dont le récit serait ici fastidieux, Kurtzman réussit enfin à retrouver son prédécesseur, au nord de l'Inde, dans un monastère bouddhiste caché dans les montagnes. Le jeune assistant avait craint le pire, que son ancien camarade de classe se soit transformé en moine illuminé, mais non. Il le trouva dans son état normal, quoique amaigri, un peu pâle et plus nerveux. Il le reçut dans sa cellule dans un bon costume américain, rasé de frais, propre et bien arrangé. Après une longue discussion, Cosgrove lui remit une enveloppe de papier kraft soigneusement scellée, lui recommandant de ne la donner qu'au professeur Newton et à personne d'autre, et de ne la lire sous aucun prétexte. De son aventure en mer, il ne dit rien. Il rassura son collègue, lui disant qu'il allait bien, juste qu'il devait se reposer nerveusement dans la paix de ce monastère indien encore quelques mois. Il ne doutait absolument pas que durant cette période, Kurtzman s'avèrerait être un très bon remplaçant, et s'offrait même d'écrire une lettre de recommandation à son sujet pour l'administration de l'université Miskatonic afin qu'il y soit engagé de façon permanente ; en plus de celle qu'il devait remettre respectivement aux parents Cosgrove et à Newton. Kurtzman accepta avec plaisir, et ils partagèrent un bon cognac qu'il avait dans son sac ; puis il fit ses adieux à son ami et quitta le monastère pour revenir dans son Amérique natale.

Le professeur Newton fut tout heureux de voir revenir son assistant temporaire avec ces bonnes nouvelles. Pendant le compte-rendu que lui fit Kurtzman, il parut un instant inquiet quand il lui révéla que Cosgrove, sous le coup de la fatigue nerveuse, s'était réfugié dans la tranquillité d'une vieille abbaye montagnaise, mais cette impression ne dura qu'une seconde. Il prit la lettre et la grosse enveloppe qui lui était destinée, et s'enferma dans son bureau.

Ayant la fin de la journée pour lui, Kurtzman entreprit de déposer sa lettre de recommandation à l'administration puis de passer chez les parents Cosgrove. Enfin, il se rendit chez lui et se reposa.

Le lendemain, il reçut une lettre. Cette lettre venait d'Inde, apparemment, elle avait été envoyée du monastère une ou deux semaines seulement après qu'il ait quitté son ami. L'enveloppe, comme celle qu'il avait transmise à Newton, était grosse, large et en papier kraft. Il l'ouvrit, et il en tomba une lettre et un dossier assez volumineux. La lettre disait :

« Cher Willard,

« Je pense qu'en tant que grand ami, confident, et bien sûr homme de valeur puisque vous partagez mon poste et que vous avez assumé mes tâches en mon absence, vous méritez de connaître le fin mot de l'histoire. Je ne sais pas si vous croirez un mot de ce que je vais vous dire, mais pourtant les preuves sont là, dans le dossier joint. Vous avez un œil extérieur et critique, vous ne vous rendrez pas compte de ce que j'ai vu et perçu, et même compris, durant ces derniers temps. Croyez-moi, cela vaut mieux. Mais c'est un secret lourd à porter, et, même si je tiens à le garder non révélé, j'ai envie de le hurler à la face du monde, au risque de passer pour un dément. C'est un peu pour cela que je vous fais entrer dans mes confidences. Vous en parlerez au professeur Newton, et vous lui montrerez ma lettre ; il comprendra bien, et il sait que vous n'êtes pas un imbécile, et que vous ne parlerez pas. Il vous laissera lire le contenu du compte-rendu maudit que j'ai écrit, ici, dans ce monastère où j'arrive à retrouver la paix et le silence, où je n'entends plus le bruit obsédant du ressac. Mais pour que vous puissiez le comprendre entièrement, il vous faudra avant lire les fiches et le texte que j'ai écrit à votre adresse, et qui retracent un certain nombre de faits qui se sont déroulés avant votre arrivée, il y a de cela plus d'un an, en octobre 1925.

« Ces faits sont certes étranges, mais bon, vous connaissez Arkham. Les choses curieuses y font partie du décor. Il y a en outre dans ce dossier un ensemble de photographies montrant les pièces à conviction, si j'ose dire. Rien de très palpitant à cela ! Néanmoins, quand vous aurez ceci en tête et que vous lirez la seconde partie de mon compte-rendu, que j'ai fait transmettre à Newton par votre intermédiaire, vous comprendrez... et croyez-moi, cette découverte est tout à fait épouvantable. Je me demande encore comment j'ai pu conserver toute ma raison quand j'ai pris conscience des conséquences de cette découverte. Enfin j'ose espérer que je ne vous ai pas rendu trop mal à l'aise, et je vous prie de bien vouloir ouvrir le dossier ci-joint. Il contient :

- Le compte-rendu des faits d'octobre 1925.
- Un ensemble de sept photographies.
- Sept fiches, comptant chacune diverses remarques sur chacune des photographies.
- Une lettre, que j'espère vous me renverrez immédiatement après que vous aurez pris connaissance de l'intégralité de mon témoignage.

« Cette lettre est une sorte de contrat : vous devrez la dater et la signer, et me la renvoyer. Il s'agit simplement d'un papier expliquant que vous ne devrez jamais révéler quelque information que ce soit tirée de ces dossiers ; une sorte de promesse solennelle, en quelque sorte.

« J'insiste pour que vous signiez cette lettre et me la renvoyiez dans les plus brefs délais. C'est pour moi — et pour mon rétablissement — une chose importante.

« Sur ce je vais vous laisser à votre lecture, et espère très bientôt avoir de vos nouvelles.

« Bien cordialement, et toujours vôtre,

Votre ami Nathan. »

Il suivait sa signature. Kurtzman avait été fort intrigué au vu de cette lettre, même si le fait de voir l'écriture serrée et arrondie de son vieil ami l'avait rassuré. Ce n'était pas l'écriture d'un dément ou d'un fou. Il passa quelques instants à réfléchir, les yeux perdus dans le vague, grattant son menton. Puis il s'empara du dossier et l'ouvrit. Comme spécifié, il contenait un

paquet de photographies, chacune d'entre elles reliée à sa fiche par un trombone. Au-dessous, un vaste paquet de feuilles manuscrites constituait sans aucun doute le compte-rendu. Il le prit donc, s'installa confortablement dans son fauteuil et commença sa lecture.

2

PREMIER TÉMOIGNAGE DE NATHAN COSGROVE

« On pourrait croire à la lecture de ce témoignage qu'il est tout à fait logique d'explication, tout à fait *normal*, qu'il caractérise juste les vues de quelque étudiant névrosé ou excentrique. Mais comme ceux qui le liront sont des amateurs éclairés, qui savent à quoi ils s'avancent quand ils parlent de puissances mauvaises et paléozoïques, ils comprendront ou du moins devineront les conséquences dramatiques des explorations sur ce terrain glissant et fan-geux que sont les mythes anciens et pré-civilisationnels. Vous qui lirez ce témoignages avez longtemps travaillé ou/et fait vos études à l'université Miskatonic d'Arkham, dont la bibliothèque recèle de noirs et antiques volumes de cultes hideux et oubliés. Je fais référence, vous l'aurez naturellement compris, aux ouvrages suivants : l'*Unausprechlichen Kulten* de Friedrich Von Junzt, au *Liber Ivonis* ou à l'édition latine du répugnant et abhorré *Necronomicon* de l'arabe fou Abdul Alhazred, entre autres. Une fois ces ouvrages connus du lecteur — et je suis persuadé qu'ils le sont, sinon ce témoignage n'aurait aucun intérêt —, l'histoire que je vais vous narrer prend une toute autre dimension. Mais plutôt que de tirer dès à présent des conjectures, commençons notre histoire par le début.

« Mon nom est Nathan Harold Cosgrove. Je suis né le quatre août 1901 à Arkham, où j'ai passé toute mon enfance et où j'ai fait mes études, à la prestigieuse université Miskatonic. Après avoir passé mon diplôme avec succès en Histoire de l'Art – Archéologie, je fus embauché en février 1925 par l'éminent scientifique et Docteur ès Archéologie et Sciences de l'Art, le professeur John Angus Newton. Je travaillais donc à ses côtés, la plupart du temps sur les faibles témoignages d'époques très reculées, tels que statuettes, tablettes, fragments de manuscrits ou de pierres monolithiques ; parfois en nous laissant deviner des cultes impies et des croyances chthoniennes, mais toujours soigneusement dissimulées par le voile protecteur de l'incertitude et du doute. Je savais que le grand savant que j'assistais en connaissait beaucoup plus qu'il ne me le disait sur ces mythes oubliés depuis bien des éons, mais il n'était guère bavard, et il fallut un élément déclencheur pour qu'il en vint enfin à m'en parler ouvertement. Pendant environ six mois, cet élément déclencheur ne montra pas le bout de son nez, et je pris donc mon mal en patience, consultant de temps à autres les manuscrits maudits aux savoirs obscurs de la vaste bibliothèque de l'université. J'ai feuilleté bien des livres, entrouvert bien des couvertures antiques et moisiées, et fait craquer bien des parchemins entre mes doigts. Ces volumes anciens m'apparaissaient alors bien hermétiques, et ils paraissaient libérer une sorte d'aura maline, pleine d'une malice vicieuse ; cependant, avec mon jeune âge et mon inexpérience, j'avoue que je n'y comprenais pas grand-chose. Mais je n'aurais jamais avoué que je restais devant ces livres comme devant une muraille infranchissable, et je cherchais des ouvrages de gens capables, si je peux m'exprimer ainsi, de "faire la passerelle" entre moi et ces savoirs antédiluviens. J'avais avec beaucoup de peine, même en passant tout mon temps libre dans les ouvrages poussiéreux

de la bibliothèque ; quand soudain, un jour de septembre, je fis une rencontre qui allait tout précipiter.

« Ce jeune homme, un étudiant comme un autre du cours d'archéologie assuré par le professeur Newton, se nommait Edward Jacob Halldorsson (ou plutôt Halldórsson, si l'on respecte la bonne orthographe). Ce nom scandinave lui venait de son père, qui était fils d'un immigré islandais. Étudiant consciencieux, il travaillait bien et était appliqué, du moins dans les cours d'Archéologie où j'avais l'occasion de le voir — car, en tant qu'assistant du professeur, j'étais chargé d'apporter sur place les pièces historiques qui servaient au cours. Les cours débutterent sur les mythes et les légendes indiennes en vigueur dans le Massachusetts il y a fort longtemps, bien avant les arrivées des colons anglais. Il se montrait tout bonnement fasciné par les dires du professeur Newton, buvant littéralement ses paroles en le regardant comme s'il était un messie, prenant fébrilement des notes, levant régulièrement la main pour poser de pertinentes questions auxquelles le professeur avait plaisir à répondre, devant l'intérêt que suscitait son cours.

« Un jour, il arriva juste après le cours vers la chaire du professeur, qui faisait face à l'hémicycle. Le professeur avait déjà regagné son bureau pour étudier une statuette qui lui avait été envoyée d'Indonésie, quant à moi, je rangeais soigneusement dans leurs cagettes emplies de copeaux de précieux tessons illustrés de peintures amérindiennes. Alors que tous les autres étudiants étaient partis — c'était la fin de la journée —, je le vis du coin de l'œil s'approcher de moi. Il sembla faire trois pas, puis s'arrêter, comme s'il n'était pas très sûr de lui ; puis il avança à nouveau de trois pas, et parut cette fois tourner les talons. Mais j'avais remarqué son manège, et, avant qu'il ait accompli sa manœuvre, je lui demandais s'il avait besoin de quelque chose. Paraissant à la fois soulagé qu'on l'ait remarqué et légèrement inquiet — il était sans doute timide, me suis-je dit à cet instant —, il s'approcha à pas menus, tenant sa serviette de cuir marron à la main.

« Bonjour, vous êtes Nathan Cosgrove, l'assistant du professeur Newton, c'est bien cela ?

— En effet ! Que puis-je faire pour vous ?

— Mon nom est Edward Halldórsson. Je suis un grand admirateur du professeur, et j'aimerais lui témoigner toute mon admiration.

— Je lui dirai, lui répondis-je avec un sourire, espérant l'apprivoiser.

Mais manifestement, ce n'est pas ce qu'il souhaitait entendre, car son visage prit une expression un peu déçue. J'en profitai pour le détailler un peu du regard, car c'était la première fois qu'il s'approchait ainsi de l'avant de la salle. De petite taille, mince, il semblait d'un tempérament nerveux. Ses cheveux bruns très sombres, gominés, et son teint hâlé tranchaient avec son nom scandinave. Il avait des mains longues et fines, presque squelettiques, et légèrement poilues sur le dessus. En fait, son visage maigre lui donnait plus une physionomie de type hispanique, si ce n'étaient ces extraordinaires yeux bleu ciel, grands et presque hallucinés. Il portait un costume assez banal, un complet-veston brun avec gilet assorti et une cravate grise. Il n'avait pas l'air spécialement neuf ni usé, et rentrait dans les moyens de la plupart des étudiants. Ses chaussures étaient soigneusement cirées, et on pouvait voir une chaîne de montre dorée qui pendait de son gilet. Je restai quelques secondes immobile, à contempler ces yeux craintifs et clairs, essayant de décrypter la raison de cette apparente crainte, mais il dû s'apercevoir de mon regard insistant car il baissa la tête et rougit un peu.

— Quelque chose vous tracasse, Edward ? Si je peux vous appeler Edward...

— Oui, bien sûr, répondit-il, apparemment honteux de son trouble.

— Moi, c'est Nathan.

Je lui tendis la main, il la regarda une seconde puis la serra avec un sourire. Apparemment, j'avais réussi à le mettre en confiance. Il faut dire que l'âge devait y jouer, j'avais vingt-quatre ans et lui sans doute dix-neuf ou vingt, d'après son niveau d'études et son apparence. Il devait plus me considérer comme un camarade que le professeur Newton, qui avait soixante-seize ans et qui était tout de même assez imposant, avec son charisme naturel et sa silhouette voûtée.

- Je sens que vous avez un problème, Edward... si quelque chose vous tracasse au sujet de votre cours, je peux vous aider.
- C'est très gentil à vous, je n'en espérais pas tant, m'avoua-t-il d'un ton soulagé. Mais en fait, j'aimerais parler en tête-à-tête avec le professeur Newton. Au sujet de... enfin, d'un certain objet. Vous savez, c'est un objet qui est très, très rare, et le professeur étant spécialiste des légendes de la région, j'avais pensé qu'il pourrait m'aider.
- Ne pourriez-vous pas m'expliquer cela ? répondis-je en ôtant ma blouse blanche pour enfiler ma veste de tweed. Je suis curieux de savoir de quoi il s'agit...
- Oh, enfin ne le prenez pas mal ! J'ai peur que... enfin, le professeur a énormément d'expérience...

Il paraissait soudain craintif à nouveau, peut-être parce qu'il ne voulait pas froisser un éventuel nouvel ami. Je ne l'avais guère vu avec d'autres étudiants, sauf en de rares occasions ; et, lui trouvant une ressemblance avec un faon assez timoré, je supposai qu'il devait être assez solitaire. Je souris pour lui montrer que je n'étais pas vexé.

- Ne vous en faites pas. Je comprends parfaitement. Je parlerai de vous au professeur Newton, et lui présenterai votre requête. Vous savez, il faudra sûrement attendre un peu, étant donné son statut, c'est quelqu'un qui évite de perdre son temps.
- Oh, je vous assure que ça en vaut la peine ! me dit-il précipitamment.

Je penchai la tête sur le côté, réfléchissant un instant.

- Hum... et si vous me racontiez ce qu'il en est — les grandes lignes, bien entendu — autour d'un verre ? Qu'en pensez-vous ?

Je fus à la fois heureux et légèrement attristé de voir qu'il me décocha un grand sourire, comme s'il n'avait jamais eu ce genre d'invitation de toute son existence. Son visage s'était littéralement éclairé. Je constatai qu'il était vraiment beau garçon, avec un tel sourire.

- Cela me convient parfaitement ! J'en serais très heureux !
- Très bien. Je passe chercher ma serviette dans mon bureau, et je vous retrouve à la sortie de l'amphithéâtre. Nous irons à la *Black Dog's Inn*, si vous le voulez bien, c'est un peu plus bas le long de la Miskatonic...
- Je vous attends, monsieur... Nathan ! »

Et sur ce, il se retourna et partit d'une marche souple et légère vers la sortie. J'eus un sourire indulgent et pris les cagettes et ma blouse. En rentrant dans mon bureau, je réfléchis. Ce jeune homme avait l'air véritablement *soulagé* quand je lui avais dit que j'irais parler de lui au professeur Newton. Heureux, sans doute de s'être fait un nouvel ami, de surcroît connaisseur dans sa matière favorite ; mais aussi *soulagé*. Pourquoi ? Je comptais bien le découvrir.

« Quelques instants plus tard, je sortis du bâtiment, et le vis au coin de la bibliothèque. Il me fit un signe de la main et je le rejoignis rapidement. Nous partîmes aussitôt vers la sortie de l'université, en direction de l'arrêt de bus qui nous mènerait vers le centre d'Arkham. Une fois rendus là-bas, nous suivîmes la Miskatonic River, discutant tranquillement du programme d'archéologie de l'année ; puis je l'entraînai vers le *Black Dog's Inn*, une taverne qui faisait aussi office d'auberge. Nous entrâmes et vîmes rapidement qu'une bande de deux ou trois étudiants était attablée au fond de la salle, ils reconnurent Halldórsson et lui adressèrent un petit signe de la main, qui se voulait amical mais qui n'indiquait pourtant pas une quelconque relation proche

entre lui et le groupe. Nous nous attablâmes ; je pris une bière — il faisait très bon en ce mois de septembre — et lui commanda un gin. Une fois que nous fûmes servis, il se mit à regarder son verre en le faisant tourner sur la table soigneusement vernie.

« C'est une histoire qui n'est pas fondamentalement importante vous savez, mais c'est assez curieux, et c'est pour ça que je voulais demander quelques renseignements. En fait, le problème, c'est qu'elle est assez bizarre.

— Dites toujours, Edward !

Il inspira profondément, soupira, et finit par raconter son histoire.

— Eh bien voilà. Vous avez pu deviner à mon nom que je suis d'origine scandinave : en fait, mon grand-père paternel était islandais, du nom de Gunnar Halldórsson. Il a déménagé aux États-Unis il y a de ça une cinquantaine d'années. Mon père, Lárus, est né en Islande un an avant cet exil. Pour faciliter son adaptation, il a choisi de porter son deuxième prénom, Kristján, et l'a anglicisé en Christian. Quand il a rencontré ma mère, elle ne savait pas que ces origines islandaises étaient si proches.

— Votre mère est de Nouvelle-Angleterre ?

— Non, du Mexique. Elle s'appelle María Laura de Sánchez-Malváreno.

Je comprenais maintenant cette peau mate et cet air très hispanique.

— Mon grand-père a acheté une sorte de manoir, près du village de Nova-Thule, dans les marais, au centre du comté d'Essex. Il disait apparemment que ce nom lui rappelait un peu son pays, et qu'il avait eu le manoir pour une bouchée de pain. Il est mort quand mon père a eu vingt-trois ans, je n'étais pas encore né à l'époque. Je ne l'ai jamais connu. La maison est inhabitée depuis ce temps.

— Mais vous y êtes allé ?

— En effet. J'avais envie de voir à quoi cette maison ressemblait, si je pouvais y trouver des souvenirs de mon grand-père.

— Et alors ?

— Eh bien, je suis tombé sur une sorte de curiosité archéologique dans le sous-sol. C'était un moment assez spécial.

— Je m'en doute ! Mais, en effet, les découvertes de ce type sont assez fréquentes dans la région, en particulier dans les marais. Ça n'a rien de très étrange, vous pouvez vous rassurer.

— Certes, sur le coup j'étais surpris et intéressé, j'ai pensé que cela pouvait faire un bon sujet de mémoire. En fait, il s'agit d'une sorte de bas relief assez primitif... l'arrière de la cave recèle une sorte de tunnel, qui donne accès à une petite salle basse de plafond. J'ai pensé à une salle ou un temple mortuaire, les murs, le plafond et le sol sont recouverts de grosses pierres formant dalles, et le manoir est à moitié construit sur une sorte de terre qui ne me semble pas naturel.

— Ce ne serait pas la première fois que l'on trouve une tombe indienne sous une maison, admis-je. Par contre, le bas-relief est intéressant. On n'en trouve pas souvent dans ce genre d'endroits, habituellement. Comment est-il ? »

Il m'en fit une description assez détaillée. Ce bas-relief était un rectangle d'environ quinze centimètre sur cinquante, placé à mi-hauteur du mur du fond. Il était gravé directement dans ces énormes dalles. Constitué de trois parties, il se présentait ainsi : la première, carré de quinze centimètres sur quinze environ, était tout à gauche de la sculpture. C'était un texte écrit vraisemblablement de haut en bas, dans un alphabet assez primitif. D'après ses connaissances, Halldórsson avait jugé qu'il s'agissait d'un texte écrit en langue primitive des indigènes de cette région. De l'autre côté, à droite de la gravure, un autre carré de même dimension contenait un

autre texte — peut-être une sorte de pierre de Rosette ! —, cette fois-ci inscrit en hiéroglyphes étranges et compliqués, aux angles bizarres, que le garçon n'avait encore jamais vus nulle part. Enfin, au centre, une gravure très curieuse, hideuse bien que d'une facture raffinée, représentait une sorte de monstre accroupi, vu de profil. Ce monstre était replié en position fœtale — son visage était à peu près dissimulé par son bras, ou sa patte, droite — et il tendait son autre bras vers le ciel, pointant du doigt une étoile qui luisait dans le ciel.

« C'est une gravure qui m'a un peu inquiété, m'avoua-t-il. J'étais peut-être dans un drôle d'état nerveux, dans cette espèce de caveau qui a été fermé pendant des années, mais la facture de la gravure est inquiétante. Je me demande ce que cela peut bien vouloir dire.

- C'est intéressant, concédai-je. Je pense que cela mérite la peine de déranger notre bon professeur Newton.
- Attendez, Nathan, je n'ai pas fini ! Figurez-vous qu'après cet intermède, je me suis rendu dans l'ancien bureau de mon grand-père. Tout était en place, et dans un vieux tiroir — il devait être fermé à clef à l'origine, mais le meuble était si vieux que j'ai réussi à le forcer — j'ai trouvé un coffret avec des vieux vélins que mon grand-père a ramenés d'Islande. Des registres familiaux, des choses de ce genre, je présume. J'ai regardé dedans, et... en fait, au milieu de cette liasse, j'ai trouvé un parchemin très ancien écrit en runes islandaises. Il y était indiqué des mots que je ne reconnaissais pas de l'islandais classique, tels que “Rálaiee”, “Kaþúlhut” ou encore “Ksoþ”. Et en dessous, figurez-vous qu'il y avait une copie de ce bas-relief...

Je reposai mon verre, totalement surpris.

- Oui, on voyait cette espèce de créature désigner l'étoile brillante dans le ciel, grossièrement dessinée à la plume. Ce message n'a pas été copié pour faire œuvre d'art.
- Alors ça, c'est vraiment très curieux...
- Je vous avoue franchement que j'en suis tombé des nues ! J'ai même pensé à un faux, sur le coup. Mais je ne pense pas qu'il le soit... Voilà pourquoi je voulais voir le professeur : pour qu'il authentifie le parchemin, et qu'il compare en tant que scientifique le bas-relief du tertre et ce vieux parchemin nordique.
- Dès que je lui en parlerai, il sautera sur vous, vous pouvez en être sûr. Mais nous devrions pouvoir lui débayer un peu le travail au préalable. Quels mots avez-vous dit que vous aviez vus ?
- “Kaþúlhut”, “Rálaiee” et...
- Ces mots me rappellent quelque chose. Ils sont mentionnés dans de très vieux ouvrages magiques de la bibliothèque de l'université, mais sous des prononciations, et sûrement aussi des orthographes, différentes : Cthulhu et R'lyeh.
- Et qu'est-ce ?
- Cthulhu est une divinité très ancienne et maléfique qui vit au fond des océans, dans sa ville engloutie, R'lyeh. Il est en sommeil, dans ce qu'on pourrait appeler une sorte de “léthargie”. Il attend le moment de ressortir pour prendre le contrôle de la Terre... Le culte abominable et dégénéré de Cthulhu est mentionné dans le *Necronomicon* d'Alhazred, c'est une sorte de livre de référence dans le domaine.
- Vous l'avez lu ?
- Non, enfin pas complètement. Des extraits, seulement... C'est un volume particulièrement hermétique. »

J'espérais cacher que je n'avais pas compris grand-chose à cet ouvrage. Nous finîmes la discussion en parlant d'ouvrages défendus, que peut-être j'aurais dû lui interdire de consulter. Mais la jeunesse est la jeunesse, et moi-même qui n'en suis pas encore totalement sorti ne peut blâmer

ce jeune homme avide de savoir dans sa quête. Nous nous quittâmes donc en très bons termes, et il se dirigea vers sa chambre d'étudiant tandis que je rejoignais mon appartement.

« Nous nous revîmes un certain nombre de fois. Je lui transmis le message du professeur Newton, qui me faisait dire qu'il était très intéressé, mais qu'il ne pouvait pas actuellement aller étudier ce parchemin et ce tertre, car ses statuettes indonésiennes devaient être étudiées sans retard avec un comité d'experts renommés. Il nous faudrait donc attendre environ un mois avant de pouvoir faire l'étude complète ce curieux monument religieux ou funéraire, et en faire la correspondance avec l'Islande. Durant ce laps de temps, loin de nous reposer, nous étudions de concert, chacun de notre côté, divers ouvrages sur les légendes amérindiennes de l'État du Massachusetts, plus ou moins connus ; ainsi que sur le folklore islandais au cours des premiers âges. Nous nous retrouvions régulièrement, tous les deux jours d'abord, puis nos réunions finirent par s'espacer. En début octobre — nous étions le six, à ce qu'il me semble —, je fus réquisitionné par le professeur Newton pour clôturer son rapport sur la collection de statuettes amérindiennes, et je dus décommander nos rendez-vous. Qu'importe, une fois de temps en temps, Halldórsson venait me voir à la fin du cours pour me montrer ses dossiers et me tenir au courant de ses recherches.

Je notai cependant que le comportement du jeune étudiant changeait sensiblement au fil des jours. Il semblait se désintéresser du cours, qu'il passait le nez enfoui dans de gros ouvrages poussiéreux, à prendre des notes fébriles. Il ne passa plus me voir à partir du treize octobre. Plus grave, il semblait dépérir, être soumis à la fièvre, et parfois à quelque chose qui semblait proche du délire. Son teint bronzé était devenu quasi-bistré, des cernes profonds marquaient son regard, et sa tenue n'était plus aussi nette qu'avant. Il devait ne pas dormir de la nuit. Quels secrets avait-il donc découvert, pour ne plus trouver ainsi le sommeil ? Quelles légendes obscures, quels mythes affreux et délétères avait-il ramenés à la surface pour se trouver à ce point nerveux et, je peux le dire, *traqué* ? Car oui, ce pauvre étudiant inspectait constamment autour de lui, apeuré, comme si des prêtres maudits et vampiriques attendaient le moindre moment d'inattention pour l'agresser et l'emporter dans les ténèbres infernales. Et c'est ainsi qu'un jour, le vingt-quatre octobre, l'incident se déclencha.

Nous étions lors d'un cours avec une vaste bibliographie. Il s'avère que dans cette biographie, fut mentionné le terrible *Necronomicon* : je ne sais plus comment cela arriva, mais à ce qu'il me semble, l'un des élèves avait demandé s'il fallait emporter un certain livre aux examens terminaux. Ce livre était alors loin d'être une source d'informations fiables, et le professeur Newton se railla gentiment de son auteur, en le comparant par sa folie à Alhazred. C'était un reproche tout à fait innocent, je savais bien que ces deux messieurs se connaissant bien étaient tous deux férus d'occultisme, d'où sans doute la comparaison à l'arabe fou. Mais elle n'eut pas la réaction escomptée, car aussitôt le discret, le timide Halldórsson se dressa sur son séant, la tête entre les mains, et hurla d'une voix sauvage :

« Non ! Pas *lui* ! Pas l'Arabe délirant des mille soleils ! *Iä ! Iä ! Cthulhu fhtagn ! Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn ! Iä Iä R'lyeh !* Ils ne m'auront jamais ! Jamais ! »

« Et, sous les regards stupéfaits et incrédules de toute la salle, il se leva et s'enfuit. Je crois qu'à cet instant-là, je n'avais jamais rien vu d'aussi surprenant, d'aussi étrange, et en même temps d'aussi malsain. Le professeur Newton, lui, avait pâli. Pendant quelques instants le silence fut total, puis, comme un moteur neuf démarre au quart de tour, l'ensemble des étudiants se mit à parler en même temps. Tout d'abord choqué, le professeur finit par se reprendre, et clama qu'il voulait le silence en frappant son bureau de sa règle de bois. Les étudiants se turent, et le cours reprit.

« Dès le cours achevé, le professeur et moi nous réunîmes dans son bureau. Le vieux scientifique me fit part de l'étendue de son inquiétude pour ce jeune Edward Halldórsson. Apparemment, cette quête de mythes noirs et paléozoïques l'avait mené à des extrémités telles que le pauvre étudiant en avait perdu la raison. Il fallait vite le retrouver, pour le rassurer, avant qu'il ne lui arrive un accident dramatique. Mais je voyais que la crainte de mon maître ne concernait pas que les accidents de la route ou les chutes malheureuses dans quelque abîme. Pour la première fois depuis que je le connaissais — et cette perspective me fit frissonner —, il semblait vraiment *avoir peur*. Peur de quoi ? Peur de qui ? Maudite soit notre curiosité humaine ! Sans elle, il ne me serait pas venu l'idée de lancer ces explorations ; et je serais, à l'heure actuelle, paisiblement dans mon lit, chez moi. C'est en raison de cette satanée curiosité que je le questionnai, mais il ne répondait pas, s'obstinait à me dire qu'il me raconterait peut-être cela un jour. Légèrement agacé, je lui dis que j'allais aller voir le lendemain au matin chez lui — j'avais facilement eu son adresse à l'administration — et que j'irai tenter de le raisonner et de le rassurer. Il acquiesça et nous nous quittâmes ainsi.

« Le lendemain matin était un samedi. Vers dix heures, vêtu de mon imperméable — car le temps était à l'orage — et de mon chapeau, je me rendis d'un pas alerte chez l'étudiant qui était devenu mon ami. En passant au bureau de la concierge, celle-ci me dit qu'elle ne l'avait pas vu rentrer la veille. Cela ne disait rien qui vaille. Je lui avouai qu'Halldórsson avait disparu en trombe la veille du cours d'archéologie à l'université, et elle tint à monter avec moi pour voir si le jeune homme était là, et s'il allait bien. Après tout, me disait-elle au cours de notre montée de l'escalier, ce garçon était bien gentil, très discret et très poli. Elle me raconta qu'elle ne le voyait que quand il partait de chez lui ou qu'il rentrait, et qu'il ne s'était jamais plaint pour quelque motif que ce soit ; il la saluait toujours très poliment quand il la croisait, dans l'escalier ou quand elle rentrait de ses courses au marché. Quelquefois, il l'avait même aidée à porter ses commissions, bref, un petit locataire bien tranquille. Il habitait au troisième étage, dans une petite chambre d'étudiant classique, un peu exigüe, mais propre et bien chauffée. Une fois arrivés à son palier, je frappai à sa porte, doucement d'abord, puis plus résolument. Comme aucun signe de vie ne provenait de l'intérieur de la pièce, je l'appelai.

« Edward ? Edward ! Vous êtes là ? C'est Nathan !

Aucune réponse ne nous parvint. Je me tournai vers la concierge, lui demandant si le comportement d'Halldórsson ne lui avait pas paru curieux ces derniers temps.

— Oh, vous savez monsieur, je ne le voyais plus guère. Il rentrait à des heures indues, en tout cas trop tard pour que je le croise. Souvent c'était quand j'étais en train de préparer mon dîner. Mais à sa démarche — malgré mon âge, j'ai encore de bonnes oreilles, vous savez ! —, je devinais qu'il était pressé. Pauvre, pauvre jeune homme... il avait l'air *poursuivi* par ses soucis.

— Vous ne croyez pas si bien dire, marmonnai-je.

C'est exactement cette impression qu'il m'avait donnée dernièrement, avant sa disparition. Je réfléchis un instant, puis demandai à la concierge — Mrs. Padovani de son nom — si elle savait si Halldórsson avait de la famille dans la ville ou même dans l'état.

— Je ne pense pas... vous savez, c'était un garçon si solitaire ! Il m'a dit que ses parents étaient partis en Floride il y a de ça plusieurs années. Il a vécu chez un oncle qui est mort il y a quelques mois de ça. Il échangeait quelques lettres avec ses parents, mais sans plus. Pauvre enfant...

— C'est plutôt inquiétant, dis-je. S'il n'a nulle part où aller et qu'il n'est pas là...

— Il a peut-être eu un accident, vous ne croyez pas ?

— Vous pensez que...

— C'est un garçon assez fragile, vous savez. Attendez, j'ai mon trousseau de clefs... nous allons ouvrir la porte.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La concierge sorti de la poche de son tablier un volumineux trousseau et s'empara rapidement d'une des clefs, puis se pencha sur la serrure, car le palier était sombre. La porte s'ouvrit.

— Edward ? lançai-je. »

Il n'y avait personne. La pièce était en vrac, ce qui semblait contraster avec la nature timide et calme de l'étudiant. Je soupçonnai son état second de paranoïa d'avoir eu raison de la personnalité du jeune homme.

« La pièce n'était pas très grande ; elle faisait environ trois mètres de large et quatre de long. Au bout, une fenêtre jetait un peu de lumière sur le parquet. Le lit était défait, mais il me semblait évident que le garçon n'avait pas passé la nuit ici. Les autres meubles étaient une paire de chaises, dont une placée devant un grand bureau à tiroirs ; une grande armoire de chêne massif ; une commode ; un haut miroir en pied, de style psyché ; et enfin une petite table qui jouxtait le lavabo, supportant les quelques affaires de toilette. De ce cadre étudiant absolument classique se dégageait une impression curieuse de vide, comme s'il n'était pas rentré ici depuis un certain temps. Je m'avançai vers le bureau, espérant trouver un quelconque indice (papiers, carnet d'adresses...), commençai à fouiller. La concierge, elle, restait sur le seuil. J'eus beau retourner les tiroirs, aucun indice permettant de m'aider à localiser notre homme ne me tomba sous la main. Par contre, dans le tiroir de la rangée du milieu — celui qui est juste au-dessus des genoux quand on s'y assoit, et qui ferme à clef —, je découvris un dossier intéressant. La clef était dans la serrure, et ledit tiroir n'était même pas fermé. Il contenait une chemise renfermant quelques papiers ; parmi eux, une copie faite à la main du parchemin qu'Halldórsson avait trouvé dans le bureau de son grand-père. En tout cas je le présumais ; je n'avais jamais vu l'original, et ce papier correspondait exactement à la description qu'il en avait faite. Ce devait être une copie rédigée pour les archives du professeur, ou quelque chose de ce genre. Je m'en emparai donc et la glissai dans la poche intérieure de mon veston. Les autres papiers n'avaient pas grand intérêt, il s'agissait d'extraits du cours que j'avais facilement en tête. Une fois cette chasse aux renseignements effectuée, je quittai donc la concierge, essayant de la rassurer, et rentrai chez moi.

« L'après-midi, je pris un taxi qui me conduisit rapidement aux bâtiments du fond de l'université Miskatonic, là où logeaient les professeurs. Je passai chez le professeur Newton, qui me reçut dans son salon. Je lui fis mon compte-rendu de la visite à la chambre d'Halldórsson effectuée dans la matinée, et lui remis la feuille prélevée dans le dossier du bureau de celui-ci. Il l'observa soigneusement, et me priant de m'asseoir, me proposa un verre. J'acceptai, et nous nous retrouvâmes devant la cheminée avec deux verres d'un très bon cognac. Il déposa la feuille sur la table basse et prit la parole :

« C'est assez incroyable. En effet, c'est un dessin qui m'a l'air tout à fait cohérent avec le culte noir et dégénéré des adeptes de Cthulhu, le Maître des Eaux, le Rêveur de R'lyeh. Mais ce qui est très étrange, c'est que c'est la première fois que je vois Cthulhu représenté dans cette position. Vous voyez, d'habitude, il est représenté accroupi sur une sorte de piédestal. J'ai d'ailleurs une statuette le représentant ici, je vais vous la montrer.

Il se leva, et marcha doucement vers une sorte d'étagère d'où il tira un casier de fer fermé à clef. L'ouvrant, il remua les copeaux qui l'emplissaient, en sortant une statuette d'une vingtaine de centimètres de hauteur. Il revint vers moi et me la tendit.

- Cette petite sculpture a été confisquée, il y a de cela plus de quinze ans, par des policiers à une sorte de culte vaudou qui semait la terreur dans un marais au sud de la Nouvelle-Orléans. Les cultes qui se rattachaient à cet objet étaient si antiques et démoniaques que la population était folle de frayeur. Il semble qu'il y ait eu des sacrifices humains assortis de toutes sortes d'horribles mutilations.

Je retournai la statue entre mes doigts, l'auscultant du regard. Elle représentait une sorte de monstre absolument hideux, à la forme absolument révoltante. De forme vaguement humanoïde, il semblait avoir des griffes courbées, et sa tête avait la forme d'une pieuvre, dont les tentacules poussaient sur le visage, si l'on peut dire que la chose en avait un. Des ailes longues et fines, filandreuses, jaillissaient du dos et étaient repliées. Le corps boursoufflé et écailleux était positionné dans une position quasi-fœtale sur une sorte de piédestal rectangulaire couvert de hiéroglyphes. Je reconnus instantanément la créature du dessin, bien qu'elle ne fût pas dans la même position, les bras de la statuette enroulant ses genoux. Je ne pus m'empêcher de grimacer devant l'obscénité de cette statue difforme, même si la facture en était admirable. La pierre utilisée était très étrange, d'un noir verdâtre, parcouru de veines fines et dorées. L'objet était assez lourd. Je le déposai alors sur la table basse.

- En effet, dis-je, cela m'a tout l'air d'être le même monstre qui est représenté. C'est bien lui qui est nommé Cthulhu, n'est-ce pas ?
- Tout à fait, comme je vous l'ai dit. On fait mention de lui dans un certain nombre d'œuvres maléfiques de notre grande bibliothèque.
- Le *Necronomicon*, dis-je. D'ailleurs, c'est quand vous avez évoqué Alhazred que notre pauvre Halldórsson a perdu son sang-froid...
- Il a d'ailleurs lancé une imprécation fort connue dans ce milieu.
- Cette formule étrange ?
- Oui, c'est une incantation que l'on retrouve aussi dans le culte des Grands Anciens. Le pauvre garçon a dû découvrir quelque information terrifiante...
- Vous croyez ?
- En effet.

Il reprit le papier.

- Vous voyez bien que Cthulhu semble désigner du doigt cette étoile qui luit dans le ciel. En fait, il désigne plus exactement un système, équivalent de notre système solaire : le système Xoth, mentionné dans le manuscrit runique sous le nom de "Ksoþ". Ce système environne l'étoile Bételgeuse, dans la constellation d'Orion. C'est de ce système que, selon la légende, Cthulhu a été banni il y a des milliards d'années par les Dieux Très-Anciens. Peut-être que ce manuscrit décrit la manière dont ce Grand Ancien est arrivé sur terre, dans sa ville subaquatique de R'lyeh.

Je terminai mon verre et le posai sur la table basse, puis poursuivis :

- Mais c'est incroyable si cette salle souterraine contient la même gravure... Qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire ? Que ce mythe antique est étendu jusqu'en Islande ?
- Peut-être, répondit le savant, perplexe. Ou que les vikings jadis venus d'Islande ont traversé l'océan, et sont tombés sur des adeptes de ces cultes noirs. Ils auraient alors pris en compte ces histoires, et les auraient ramenées chez eux. Une fois là-bas, au bout d'un certain nombre d'années, quelqu'un aura noté les "restes" oraux de ces histoires sur un feuillet. Quant à la miniature... Hasard ? Ou peut-être les vikings ont ramené de leur voyage une copie de ce bas-relief ?

- Étrange ! Il faudra aller se rendre compte de ce bas-relief dans la maison dont nous a parlé Halldórsson. D'ailleurs, il est probable qu'il y soit retourné, s'il est devenu... obsédé par ce culte malsain.
- C'est aussi ce que je pensais. Que diriez-vous de nous y rendre dès demain au matin ? Nous pourrions dîner, le midi, au village de Nova-Thule. Il doit bien y avoir une auberge. Nous en profiterons pour demander où se trouve le manoir du grand-père Halldórsson. Car il ne vous a pas révélé son adresse exacte, n'est-ce pas ?
- C'est juste, répondis-je. Heureusement, les marais ne sont pas très loin ; nous y serons en une heure de route environ. Il suffira de partir vers onze heures demain matin, cela nous donnera le temps de nous préparer pour cette expédition. Voudrez-vous que je passe vous chercher chez vous ?
- Oui, cela m'arrangerait ! Vous vous chargerez des fournitures de type cordes, lampes électriques et autres outils. J'irai prendre les documents et un ou deux appareils dans mon bureau, vous n'aurez qu'à me rejoindre au pied de l'amphithéâtre, demain aux alentours de onze heures. »

Je lui signifiai mon accord, et lui serrai la main avant de repartir, passant tout d'abord au marché pour acheter quelques provisions de bouche ainsi que des piles de rechange et une corde solide.

« Le lendemain matin, je retrouvai le professeur Newton en bas de son bureau, et, après avoir placé divers appareils sensibles dans le coffre de la voiture — entre autres un appareil photo très précis, une très bonne loupe, du calque, un thermomètre et un hygromètre —, nous nous mîmes en route en direction des marais et de Nova-Thule.

« La route fut assez morne, les paysages devinrent de plus en plus sombres au fur et à mesure que nous nous rapprochions des marais. Il faisait bon à Arkham, et même chaud pour un mois d'octobre, nous étions ainsi partis avec les vitres ouvertes ; mais nous dûmes les refermer en nous rapprochant du marais, car d'une part la fraîcheur revenait, et d'autre part nous commençons à respirer les vapeurs humides et méphitiques des eaux stagnantes, car aucun ruisseau, aucune rivière n'apparut à notre vue au cours de notre chemin. Quand enfin nous arrivâmes à Nova-Thule, le ciel s'était assombri, et nous nous garâmes sur un trottoir jouxtant une petite auberge décrépite. Je sortis alors du véhicule pour contempler les maisons qui apparaissaient, de part et d'autre de la rue principale.

« Le village de Nova-Thule n'était pas très grand. Il ne comptait qu'une grand'rue centrale, et une demi-douzaine de petites ruelles sales et obscures qui débouchaient sur celle-ci. Les maisons étaient pour la plupart sales et mal entretenues. Je crois pouvoir dire sans me tromper qu'à peine une petite majorité de ces demeures étaient habitées ; car beaucoup n'offraient à la vue que des fenêtres brisées sur des ténèbres froides et poisseuses. Certaines de ces fenêtres étaient colmatées avec des planches, des bouts de cageots ou des portes de meubles, voire du grillage. La route était peut praticable, elle n'avait pas été bitumée et, avec ce temps humide et orageux, devenait boueuse. Mes yeux glissèrent doucement de ces bâtiments désolés vers la mairie, de style colonial, et vers l'église, qui semblait totalement vide. Sa flèche noire et solitaire se dressait vers le ciel, et son air un peu penché me rappela la griffe de Cthulhu, pointée sur Bételgeuse. Cette église n'avait plus de vitraux ; ils avaient du être cassés par quelque phénomène, car les fenêtres en ogive étaient ornées de carreaux normaux, de forme carrée. Juste à côté, se tenait une petite villa qui devait être le presbytère, une des fenêtres de l'étage était éclairée. Le prêtre devait toujours donner la messe dans cette église misérable. Mais je fus tiré de mes songeries par le professeur Newton, qui m'appela pour m'inviter à entrer dans l'auberge.

« L'extérieur de ce cabaret n'inspirait guère confiance. Le bâtiment avait l'air complètement affalé, et les murs autrefois blancs avaient été rendus vert-de-gris par les lichens. Il n'avait que deux étages : le rez-de-chaussée, qui faisait office de restaurant et de pub, et l'étage sous les toits, qui devait comprendre les appartements du propriétaire et quelques chambres. Elle portait le nom de *Shapperton's Pub*, et je supposai donc que le tenancier de ce lieu devait se nommer ainsi. Nous pénétrâmes donc dans l'endroit, et une surprise s'offrit à mes yeux : nous étions dans un hall sombre mais très coquet, aménagé avec goût selon un style de la première moitié du dix-neuvième siècle. Des boiseries recouvraient les murs, ornés d'un côté de patères et de l'autre de sévères portraits d'ancêtres ; le parquet grinçait mais était soigneusement ciré, et un lustre en forme de roue de chariot diffusait une lueur mouvante et jaunâtre. Au bout de la salle, un petit comptoir de bois orné d'une lampe, d'un vieux registre et d'une sonnette semblait nous attendre. Nous nous approchâmes, et je pressai la sonnette, impatient de voir comment serait ce Shapperton. Quelques secondes plus tard, une porte s'ouvrit, et l'aubergiste surgit devant nous. Petit, il ressemblait à Halldórsson par les cheveux noirs gominés et la corpulence très svelte, mais était très pâle. Une volumineuse moustache noire, en crocs, se tenait fièrement entre son nez busqué et ses lèvres épaisses. Ses joues creusées et livides étaient mal rasées, mais cela ne donnait étrangement pas l'impression de se trouver en face d'un être négligé : en effet, il était tiré à quatre épingles, vêtu d'un gilet noir et d'un nœud papillon dans le plus pur style maître d'hôtel. Un tablier blanc ceignait ses reins. Il s'approcha de nous, et je pus voir que s'il frottait ses mains comme pour se les laver, c'était pour que l'on ne les voie pas trembler.

« Je peux faire quelque chose pour vous, messieurs ?

Il avait une voix haute mais douce, quoique mal assurée et un peu tremblotante.

- Certainement, lui répondis-je. Nous passons ici pour rendre une visite à un collègue, et nous pensions manger ici ce midi, si cela était possible.
- Mais très certainement, souffla l'aubergiste d'un air soulagé. Vous ne passerez pas la nuit ici, alors ?
- Non, nous repartirons tout de suite après le repas.
- Cela tombe plutôt bien, je n'ai que trois chambres, et elles sont toutes occupées actuellement. Vous auriez vraiment joué de malchance, deux de ces chambres ont été prises par des voyageurs qui se rendent du sud au Canada... C'est la première fois que j'aurais dû refuser du monde, vous savez, personne ne passe trop ici. Veuillez me suivre...

Il nous guida par la porte d'où il était sorti à travers un corridor biscornu, puis nous aboutîmes à une petite salle aussi coquette que le hall, ornée d'une vaste cheminée. Une demi-douzaine de tables y étaient disposées, et la moitié étaient occupées.

- Installez-vous ici, messieurs, je vous apporte le menu.

Nous jetâmes un regard dans la pièce. Deux petites fenêtres donnaient sur la rue, et l'atmosphère surannée donnait un contraste réconfortant avec l'extérieur humide et sombre. Deux adultes dînaient un peu plus loin (sans doute les voyageurs), et de l'autre côté, deux couples se faisant face mangeaient en chuchotant. Malgré leur costume banal, ils avaient manifestement appris les bonnes manières ; et je supposai qu'il devait s'agir de personnes menant un meilleur train de vie que les autres villageois, comme le pharmacien, le notaire ou l'épicier. Le petit aubergiste nous donna les cartes, et je lui lançai :

- Dites-moi l'ami, en arrivant, j'ai cru que nous avions affaire à un petit pub. Il n'y a pas de bar, ici ?
- Oh, si, monsieur. Le bar est bien ici, mais de l'autre côté de la maison. Vous comprenez, ceux qui y vont ne sont pas de... enfin, n'ont pas la même distinction que ceux qui man-

gent ici. Je ne vous conseillerais pas d'y aller... Moi, je les connais bien, mais ils n'aiment pas tellement les étrangers. Et de toute façon, il n'y a personne à cette heure-ci, ils sont tous partis manger, chez eux.

— Ah, je vois.

Nous commandâmes nos plats, et il nous servit un repas chaud de fort bonne qualité ; le professeur se laissa même aller à me confier qu'il serait bien revenu, si ce n'était l'isolement de ce petit village et le climat lugubre des lieux. Nous terminâmes notre dessert, prîmes le café et passâmes à l'addition. Le prix n'était pas très élevé, ainsi je n'eus même pas besoin de compléter ce que sortit le professeur, qui tenait à me remercier de l'avoir emmené. Il fit donc une remarque au petit aubergiste.

— C'était très bon, monsieur. Et ce n'est pas très cher, vous ne devez pas vous faire beaucoup de profit sur ce restaurant !

Le petit homme eut un sourire timide en ramassant les billets.

— Oh, vous savez, c'est par passion. J'aime beaucoup cuisiner, et je pense m'être fait une petite réputation dans Nova-Thule, chaque fois que j'ouvre, j'ai quelques clients. Mais cela reste une sorte de violon d'Ingres, un *hobby*, si vous voulez. D'ailleurs, je n'ouvre que le week-end ; le reste du temps je ne fais à manger qu'aux pensionnaires.

— Oh, très bien. Dites-moi, étant donné qu'on parle de Nova-Thule, j'aimerais vous poser une petite question. Un collègue nous a dit qu'il habitait vers votre village, mais il n'a pas indiqué l'adresse exacte. Mais il nous a décrit les lieux. Pourriez-vous nous aider ?

— Bien sûr, acquiesça-t-il, toujours en souriant.

— À ce qu'il nous a dit, il s'agit d'une sorte de manoir, qui se trouve dans les marais, un peu en dehors du village.

En cet instant, l'aubergiste tourna vivement la tête vers lui et laissa échapper une tasse qui roula sur la table. Il se confondit aussitôt en excuses et la ramassa d'une main tremblante.

— Le... le manoir du vieux Halldórsson ? Cette baraque est vide depuis des années, fit-il avec un ricanement nerveux.

— Il a un petit-fils qui nous en a parlé...

— Oh, je vois... Mais, si voulez mon avis, vous ne devriez pas vous y rendre. C'est un endroit qui... n'a pas bonne réputation, dirons-nous.

— Ah ?

— Oui, en fait, beaucoup de gens y sont morts... ça doit être le terrain qui est malsain, si vous voulez mon avis. Et puis avant, c'était une sorte de temple indien. Ce n'est pas très fréquentable.

— Je comprends, dis-je. Mais nous n'y passerons que quelques minutes.

Il parut hésiter, puis laissa échapper un léger soupir.

— Il faut quitter le village en se dirigeant vers l'église. Passé le pont, vous arriverez à un carrefour ; là, il faut prendre à droite, et c'est la route qui mène au manoir. »

Nous le remerciâmes chaleureusement, et il nous raccompagna au hall, nous souhaitant bonne route, et nous priant de faire vite car dans les marais et avec l'orage qu'il promettait d'y avoir, on avait vite fait de s'embourber. Nous le saluâmes une dernière fois et remontâmes en voiture.

« Nous sortîmes donc du village suivant les indications de l'aubergiste, et franchîmes bientôt un pont branlant au-dessus d'une sorte de bras d'un étang ; ce n'était pas une rivière, il n'y avait pas le moindre courant et l'eau paraissait recouverte d'une sorte de couche huileuse au remugle délétère. Au carrefour nous prîmes à droite, et roulâmes sur une sorte de chemin de terre mauvais et poisseux. Au bout de cinq minutes à rouler en plein marais, sous un ciel marbré de lourds nuages noirs, nous arrivâmes au manoir. Halldórsson Mansion était une sorte de

vieille mesure, dans un état lamentable. Elle avait un corps de logis à un étage plus un grenier, une aile qui devait servir d'écurie et de garage au vu des grandes portes branlantes et moisisées, un pigeonnier ainsi qu'une tourelle d'escalier dont les fenêtres, sortes de meurtrières hautes et étroites, étaient ornées de vitraux. Les fenêtres à meneaux étaient là aussi barricadées avec des planches prises sur des meubles, et la porte était maintenue fermée par une chaîne rouillée qui pendait, protection inutile contre les éventuels visiteurs. Les murs et le toit étaient couverts de mousse çà et là, comme des pustules sur un corps de malade ; les tuiles laissaient voir des grandes crevasses dans la toiture ; la cheminée s'était effondrée. Je garai la voiture et nous l'observâmes quelques minutes, stupéfaits par une telle peinture d'abandon et de désolation. Cerné par les étangs fangeux et les ruisseaux boueux, par la bruyère rouille et les mousses verdâtres, environné de deux ou trois arbres morts et distordus comme des mains de squelettes, en proie aux vents qui transportaient les miasmes putrescents du marécage et surtout à l'absence totale de vie apparente des lieux, ce manoir semblait le témoin morbide et lugubre de la dégénérescence du genre humain, de la fin inéluctable de toute vie, du chaos et de la mort fétide, gluante et glacée.

« Ne trouvant pas le courage d'émettre un son, nous enfilâmes nos bottes de caoutchouc — en effet, nous nous étions arrêtés un peu plus loin, la petite montée au sommet de laquelle était juché le bâtiment était recouverte de vase — et sortîmes du véhicule. Rendu nerveux par la demeure lépreuse et le seul bruit du vent charriant des senteurs de putréfaction, je ne pus m'empêcher de glisser la main dans la poche de mon costume pour y vérifier la présence de mon revolver, que j'avais emporté, au cas où. Le professeur réajusta son chapeau, et proposa que nous allions tout d'abord explorer le bâtiment pour vérifier si le jeune Halldórsson était là. J'approuvai et nous nous dirigeâmes ensemble vers cette étrange mesure. En nous rapprochant, nous nous aperçûmes que nous n'étions pas les seuls êtres vivants. Des sons de plongeurs et des coassements nous avertirent de la présence de crapauds et de grenouilles, et un couple de corneilles s'envolèrent du toit moussu en lançant des cris rauques. Nous atteignîmes la porte branlante, et le professeur Newton me posa la main sur le bras.

« Avez-vous remarqué, Nathan ? En sortant de la voiture, nous nous sommes fait attaquer par les moucherons et les moustiques, comme dans n'importe quel marais.

— Oui, en effet...

— Par contre, ici, au pied de la maison, il n'y en a pas un seul !

— C'est vrai, c'est étrange... répondis-je, fronçant les sourcils.

Me demandant la raison de cette soudaine répulsion des moustiques pour la maison, j'ôtai la chaîne de la porte, ce qui fut fait en quelques secondes. Je poussai la porte, qui renâcla contre le seuil moussu.

« L'intérieur du manoir était aussi malsain que l'extérieur. Les mousses et les bruyères avaient envahi le dallage. Les deux ou trois meubles qui restaient tombaient en pourriture et servaient de logis aux grenouilles. Une dépression dans le sol au centre de la salle avait recueilli de l'eau, formant une petite mare.

— Seigneur... murmura le professeur. Je ne sais pas si notre garçon est ici, mais ce qui est sûr c'est qu'il ne fait pas bon vivre dans cet endroit. Ce manoir est tout à fait insalubre...

Nous nous dirigeâmes vers une porte au fond de la salle. Visiblement, toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient dans le même état de délabrement. Les autres pièces étant moins ouvertes sur l'extérieur, elles étaient mieux protégées de l'humidité ; mais tout paraissait aussi lugubre et solitaire, aussi glauque et abandonné. Nous prîmes la décision d'explorer l'étage, si l'escalier et les planchers le permettaient. Nous trouvâmes la tourelle ; l'escalier était encore solide. Nous gravîmes les degrés avec circonspection, et constatâmes que l'étage du dessus était en de meil-

leures conditions, il aurait même été habitable si ce n'avait été l'air putride du marais. Nous trouvâmes le bureau de Gunnar Halldórsson, et l'emplacement où les parchemins étaient rangés. Il n'y avait rien d'autre d'intéressant.

— Bon, dit le professeur, apparemment notre ami n'est pas ici. Il nous reste la cave à explorer ; nous allons y aller, et une fois ce bas-relief étudié, nous allons repartir. Cet endroit n'est pas sain.

— Certes, je me demande comment cet homme pouvait vivre dans un endroit pareil !

À cet instant, nous entendîmes un son. Non pas un son du marais, ni émis par l'antique charpente du manoir vermoulu, mais un son qui était *indubitablement d'origine humaine, vu qu'il s'agissait d'un cri* :

— Non ! Non !

Le teint du professeur vira au blanc ; quant à moi, je lâchais ma lampe-torche, qui rebondit sur le plancher avec un bruit énorme. Je jurai, et aussitôt les bruits cessèrent.

— Il doit être dans la cave ! Allons-y ! *Vite !*

Je me précipitai dans l'escalier, le professeur me suivant plus doucement. Arrivant au niveau du rez-de-chaussée, je butai contre une sorte de mur en planches, mais ne me laissant pas bloquer là je lui donnai un solide coup d'épaule ; le "mur" — qui n'était en fait qu'une porte — pivota sur ses gonds et je trébuchai dans l'escalier, basculant en avant vers la cave. J'avais mon revolver dans la main, et je dois avouer que j'eus peur un instant de faire feu, mais fort heureusement, je réussis à me rattraper et à éviter l'accident. Je descendis trois marches environ, mais aussitôt, je stoppai. D'une part, tout était totalement obscur devant moi, *malgré la lumière de la torche électrique* ; et d'autre part, une horrible odeur, putride et gluante, me rendait à ce point nauséux que je ne pouvais effectuer un pas en avant. Un haut-le-cœur me contracta la poitrine, mais je réussis à remonter les marches et à sortir de l'escalier en suffoquant. Le professeur me rejoignit, et je l'entendis me conjurer de ne pas y retourner, en tout cas pas tout de suite. Et c'est là que retentirent à nouveau les hurlements, *des hurlements horribles, totalement inhumains*, qui nous pétrifièrent sur place. Cela ne *pouvait pas être* Edward Halldórsson !

« Complètement glacés par l'effroi, nous restâmes ainsi quelques minutes ; puis je repris mon courage à deux mains et me reprécipitai dans le souterrain, malgré les avertissements de Newton. Les hurlements venaient juste de cesser. Je saisis mon revolver, et de l'autre plaquai un mouchoir contre ma bouche et mon nez.

— J'arrive, Edward ! J'arrive ! essayai-je de crier, mais les ténèbres poisseuses et quasi *palpables* du bas de l'escalier changèrent cette phrase en une sorte de chuintement liquide.

Ce nuage bitumeux et épais donnait l'impression de nager dans de l'obscurité liquide. L'espace d'un instant, j'eus l'idée un peu folle de me perdre dans ce noir nauséabond, et de ne jamais m'en sortir, comme s'il s'agissait d'un monstre sans forme, une substance vivante et spongieuse qui m'absorberait et me digérerait. Cependant, je butai contre une porte et l'ouvrai d'un coup de pied, et tombai nez-à-nez avec *quelque chose qui ressemblait à Edward Halldórsson*. Une chose vêtue de son costume, mais qui n'aurait pas eu la même consistance ; on aurait dit que le corps de l'étudiant était une masse de métal incandescent. Il hurlait, d'un hurlement abominable, suraigu, et il luisait comme un soleil ; puis il *implosa* dans un fracas épouvantable, et sous le choc de cette vision, je perdis connaissance.

« Lorsque je me réveillai, j'étais au rez-de-chaussée, étendu sur le seuil de ce manoir affreux. Le professeur Newton était penché sur moi, le visage ravagé par l'inquiétude.

— Oh, mon Dieu ! Vous allez bien, Nathan ?

Je reprenais petit à petit mes sens.

- Que... que s'est-il passé ? Edward... Où est-il ? Il a *disparu* !
- Courage, Nathan, courage. Vous avez subi un choc. Buvez un peu de ce cognac, vous vous sentirez mieux.
- Vous... vous m'avez porté jusqu'ici ?
- Non, vous êtes remonté tout seul, en rampant. Vous étiez dans un état affreux ! Vous murmuriez des insanités...
- Des insanités ?
- Oui, des choses à propos de lueurs, d'étoiles et de Cthulhu... de grâce, prenez un peu de ce cognac ! »

J'en avalai une gorgée, et me sentis légèrement mieux. Passé mon moment de faiblesse, je me remis debout ; puis nous nous redirigeâmes vers la voiture, et nous quittâmes cet endroit maudit ; n'étant pas en mesure de l'explorer après ce que nous venions de vivre. »

3

LE DOIGT ET L'ÉTOILE

Le lendemain au soir, en quittant son bureau, Kurtzmann vint voir le professeur Newton et lui annonça qu'il avait reçu la veille une longue lettre de son ami, et que celui-ci lui permettait de voir le long texte qu'il avait envoyé. Le professeur fronça tout d'abord les sourcils, puis quand il jeta un œil sur la lettre, il acquiesça.

« En effet, visiblement, il vous autorise à regarder ce témoignage. Vous avez la chance d'être un peu profane dans ce genre de choses, aussi je pense que vous ne comprendrez pas tout ce que peuvent entraîner de telles informations. Néanmoins, je compte aussi sur vous pour ne rien révéler de tout ceci. Vous avez un peu de temps devant vous ce soir ?

- Oui, je ne suis guère pressé. J'ai par ailleurs emmené le dossier complet de Cosgrove.
- Parfait. Nous allons passer chez moi, je vous donnerai les informations sur nos recherches au manoir d'Halldórsson ; puis je vous remettrai le dossier et vous pourrez le ramener chez vous.

Et sur ce, l'assistant raccompagna le vieux professeur à son appartement. Ils prirent l'ascenseur — le professeur avait un peu de mal à marcher — et arrivèrent rapidement dans le salon confortable aux fauteuils moelleux. Le professeur sortit deux verres de scotch pendant que l'assistant sortait l'enveloppe de sa serviette et déposait les photos, les fiches et le texte sur la table basse. Une fois une bonne flambée allumée dans la cheminée, ils s'installèrent dans les fauteuils et, après que le professeur eut jeté un regard sur le texte pour voir à quel point il s'achevait, il commença ses explications.

- Vous savez, d'après ce que j'ai vu de ce rapport, je ne pense pas avoir grand-chose à ajouter ; c'est un récit globalement complet de ce qui s'est passé, suffisamment concis pour que vous saisissiez les nuances de cette histoire. Je ne vais donc pas m'attarder sur ce qui s'est passé cet après-midi-là, et nous allons directement passer aux résultats des études menées au retour dans ce manoir. Vous avez regardé les photographies et les fiches ?

- Oui. On peut y voir la disposition de la cave, la “salle de culte”, quatre clichés du bas-relief ainsi qu’un du parchemin. Hélas l’image n’est guère grande, et on ne voit pas grand-chose.
- Je vais vous le montrer, il est sur mon bureau.

Le professeur s’éloigna un instant et revint avec la copie papier du manuscrit original.

- Voici la copie trouvée par Nathan Cosgrove dans le tiroir du bureau d’Halldórsson. Nous avons soigneusement recherché les affaires de celui-ci dans le manoir, mais nous n’avons rien trouvé ; il semblait n’être jamais venu. Un peu comme si il avait inventé cette histoire de parchemin...
- Vous croyez qu’il aurait pu vous mentir à ce sujet ?

Le professeur secoua doucement la tête, fronçant légèrement ses sourcils broussailleux.

- Non, je ne pense pas. Il n’était vraiment pas du genre à raconter des histoires pour se rendre intéressant ; de plus, d’après ce que m’avait dit votre collègue, il avait vraiment l’air très excité par sa découverte.

Kurtzman regarda attentivement ce papier, le comparant avec la photographie montrant la gravure centrale du bas-relief.

- La ressemblance est vraiment troublante... même facture, même dessin, même angle, même posture... c’est assez ahurissant, pour deux œuvres ayant peut-être des centaines d’années et des milliers de kilomètres d’écart !
- Je ne vous le fais pas dire.

L’assistant reposa la feuille et le cliché sur la table.

- Vous êtes donc retournés dans ce lieu ?
- Oui, le week-end qui a suivi. Nous y sommes allés avec plus de matériel, nous avons pris des photographies et des mesures, placé un grand éclairage dans la pièce et étudié les gravures.
- Que disaient-elles ?
- Le texte en hiéroglyphes ne nous a rien appris, je pense pouvoir dire qu’ils sont inconnus de tous les linguistes contemporains. Je dis cela car ils sont de la même sorte, du même système alphabétique si vous préférez (bien que je n’aime pas vraiment ce terme), que ceux qui sont gravés sur le socle de la statuette que j’ai montré à votre ami. Je vais vous montrer.

Il sortit la sculpture et la donna à Kurtzman, qui la fit tourner entre ses mains.

- Ce sont bien des hiéroglyphes de même facture. Et vous dites qu’ils sont inconnus ?
- Oui. Contrairement à ce parchemin et ce bas-relief, cette statuette est passée entre les mains de beaucoup de monde. Personne ne connaissait ces curieux caractères.
- Et le texte en pictogrammes amérindiens ?
- Il ne dit pas grand-chose, juste que ce lieu est un temple sacré protégé par les regards des dieux et par les vents de Yig.
- Vous pensez que ce texte en hiéroglyphes peut signifier la même chose ?
- C’est peu probable. Ceux qui l’ont gravé ne savaient peut-être même pas ce qu’ils révélaient exactement. Si vous regardez attentivement et en commençant par cette face du piédestal de la statue, vous pourrez constater qu’il s’agit du même texte que sur le parchemin...
- Des incantations sacrificielles ?
- Je pense. Le texte du manuscrit, par contre, explique autre chose, vraisemblablement le mythe de la venue de Cthulhu — ou *Kapúlhut* selon la transcription phonétique du pays — sur la Terre. Il aurait été banni, il y a des milliards d’années, du système Xoth,

près de l'étoile Bételgeuse. C'est cette étoile qui est représentée sur le bas-relief et le dessin.

- En effet, c'est bien ce qu'indique Nathan dans son compte-rendu. Et que s'est-il passé ensuite ?

Le professeur se cala dans son fauteuil et prit un air lointain, comme s'il n'avait plus grand-chose à dire.

- Hélas, rien de bien spécial. Le temps a passé et nous n'avons plus eu aucune nouvelle d'Halldórsson. Il semble bien qu'il se soit complètement volatilisé. Après, en février de cette année, j'ai reçu une lettre de mon correspondant de Nouvelle-Zélande qui m'indiquait qu'il avait peut-être trouvé des éléments intéressants de civilisation pré-maorie ; et mon assistant a tenu absolument à partir. Je crains que, dès cet instant, il voulait aller se rendre compte par lui-même de l'emplacement supposé de R'lyeh, qui se trouve en plein Pacifique, à la hauteur de la Nouvelle-Zélande. Mais je ne l'ai pas deviné et l'ai laissé partir.
- Mais R'lyeh n'est pas censée être une ville engloutie ?
- Si, mais allez savoir ce qui lui est passé par la tête !

Kurtzman réfléchit un instant.

- Bon, je crois que je n'ai plus qu'à me munir du compte-rendu qu'il vous a envoyé et à rentrer chez moi.
- D'accord, si vous voulez. Je vais vous le donner. »

Tous deux se levèrent et se dirigèrent vers le bureau où le vieux scientifique remit l'enveloppe de kraft à son assistant, qui la glissa dans sa serviette. Puis il le raccompagna à sa porte, ils se saluèrent, et le jeune homme partit vers les escaliers, quittant le bâtiment où étaient installés les professeurs et les chercheurs de Miskatonic.

Une fois rentré chez lui, comme la veille, Kurtzman s'installa tranquillement dans son fauteuil, après avoir ôté chapeau, écharpe, gants et manteau. Bien au chaud devant le poêle ronflant, il sortit l'enveloppe de sa sacoche, et en tira une liasse de feuillets manuscrits, écrits de la main preste et sévère de son ami. Les feuillets commençaient par une date, le treize mai ; cette date était celle du départ de l'expédition en mer de Nathan Cosgrove, qui tenait absolument à aller voir cet îlot qui avait émergé, très au large des côtes, provoquant ainsi ce petit raz-de-marée sur les rivages de Nouvelle-Zélande. Comme pour le témoignage précédent, le récit commençait par une brève introduction :

*« N'est pas mort pour toujours qui dort dans l'éternel,
« Mais d'étranges éons rendent la mort mortelle. »*

Ces vers sinistres, qui doivent paraître fort hermétiques au profane, prennent une signification effrayante pour celui qui sait lire entre les lignes ; quant à celui qui sera mis en présence d'un fait tangible et concret les démontrant, celui-là sera voué à la folie ; folie protectrice, certes, mais folie effrayante, riche de cruelles et ténébreuses paranoïas, gavée de tremblements fébriles et de sueurs froides. Ils sont le fruit de l'imagination d'Abdul Alhazred, l'arabe dément et rêveur qui a écrit le *Necronomicon* après ses exils à la cité sans nom et à Irem aux mille piliers ; et tout occultiste digne de ce nom connaît l'existence de cette étrange stance. Après le voyage et l'expédition que j'ai effectués, j'avoue pleinement et sans honte que je n'aurais jamais dû compiler cet ouvrage maudit ; car sans lui, et sans ces curieux bas-reliefs, dessins et statuettes, non seulement je n'aurais sûrement pas vu l'intérêt de partir au loin sur les océans, mais si j'y étais seulement allé, je serais resté plongé dans mon ignorance sage et rassurante. Mais ce qui est fait

est fait, et j'ai mené cette expédition. Je dois assumer mes actes jusqu'au bout, fussent-ils être cause de dégradation de mon état mental. Car tout ceci, mon exil dans ce monastère indien perdu dans les montagnes, et mon refus de revenir avant quelques mois, est *ma faute* ; non pas que je sois la cause de ces événements incroyables et terribles, mais je suis entièrement responsable de mes connaissances et de mon goût inconsidéré pour l'occultisme et les sagesses occultes et plurimillénaires.

Vous savez qu'il arriva un raz-de-marée sur les côtes de Nouvelle-Zélande en ce jour du cinq mai 1926. Contrairement à ce que j'ai cru en entendre dire, il ne fut pas si terrible ni destructeur que cela ; car l'épicentre du séisme sous-marin ayant causé ce cataclysme était situé loin, très loin des îles, en pleine mer, à l'écart de toute civilisation et de toute terre. Le dix mai, arriva au port un navire de pêche. Il était allé ramasser ses filets à mi-chemin de l'endroit où avait eu lieu ce tremblement de terre subaquatique ; et en tant que curieux, et homme ayant la puce à l'oreille grâce à ses lectures et à ses découvertes récentes, j'allai sur les quais pour demander aux marins ce qu'ils pensaient de cet événement. Ils me racontèrent rapidement — car je leur dis que j'étais un scientifique d'une université des États-Unis — qu'ils avaient reçu un message de détresse d'un chalutier qui était encore plus loin en mer, et qu'eux étaient apparemment très proches de l'épicentre de ce phénomène. Je connaissais un peu les théories d'Alfred Wagner sur la dérive des continents, et il était probable que le choc de deux plaques soit à l'origine de ce séisme, mais je n'avais jamais entendu parler d'un tel phénomène : en effet, ils me racontèrent que les marins en détresse avaient vu sortir une île, ou tout du moins un îlot, des profondeurs de l'océan. Il était coiffé d'une sorte de montagne très aigüe, comme un pic, et que le jaillissement soudain de cette terre avait provoqué une vague d'une taille colossale. Heureusement, malgré le fait que le chalutier avait ainsi été porté sur plusieurs kilomètres en direction des côtes, il n'avait pas chaviré, et tout le monde s'en était sorti indemne ; d'ailleurs, il devrait sans doute arriver au port d'ici quelques jours, car son filet étant endommagé, il devait rentrer au port pour faire réparer ces avaries.

J'avais terminé mes études sur les objets présentant l'intérêt de ma visite en Nouvelle-Zélande, et les objets avaient été envoyés. Je pris donc le parti d'étudier quel pouvait être ce curieux phénomène, et en bref de partir en mer étudier ce curieux îlot jailli des eaux. Je proposai donc au capitaine de ce navire de lui donner une certaine somme pour s'acquitter de ce voyage, et il accepta, car sa zone de pêche avait justement ses limites à quelques milles marins de l'endroit où la mystérieuse terre avait émergé. J'envoyai donc rapidement une lettre au professeur John A. Newton pour qu'il ne s'inquiète pas de mon retard et l'assurer de ma bonne santé suite au raz-de-marée — nous étions alors le douze mai — ; tout en lui confiant que j'allais, sur mes économies bien entendu, aller faire une petite excursion en mer, afin d'explorer un îlot ; excursion d'un intérêt purement géologue. Le lendemain, le temps était beau et la mer calme, de bonnes prévisions nous étaient parvenues de la capitainerie, aussi nous levâmes l'ancre.

Je me sentais le roi du monde sur ce petit navire faisant route seul vers l'horizon vide, accompagné de rudes marins et d'un capitaine qui semblait tout droit sorti d'une gravure, avec sa grosse pipe de corail et sa casquette d'officier de marine. Plusieurs jours passèrent dans d'excellentes conditions de navigation, le capitaine lui-même était d'excellente humeur. Selon ses termes, un tel temps permettrait à la fois un gain de temps considérable et une pêche qui serait très bonne, sinon excellente. Au bout d'une dizaine de jours, nous parvînmes donc presque au but. Enfin, un soir je me couchai, et le lendemain matin, assez tôt, un peu avant six heures, un matelot frappa à la porte de ma cabine, me priant de monter sur le pont. Impatient, je m'habillai très rapidement, et après une toilette plus que sommaire, je gravis les degrés de l'échelle et passai par l'écouille qui menait sur la passerelle.

Le soleil ne s'était pas encore levé, mais il n'allait pas tarder à apparaître derrière l'horizon, et le ciel encore sombre s'ornait d'un ruban jaune pâle au-dessus de la mer, très loin devant nous, à l'Est. Le capitaine et le marin étaient tout à l'avant du navire, en train de discuter. J'arrivai vers eux, et l'officier se tourna vers moi :

« Ah, vous voilà, monsieur Cosgrove. Je crois que nous arrivons au but de notre voyage.

Prenez les jumelles et regardez dans cette direction.

Il me désigna un point de l'horizon en me tendant les jumelles, et je le regardai aussitôt. En effet, quelque chose commençait à apparaître derrière la ligne d'horizon. Il s'agissait d'une pointe, oui, une pointe : je n'avais jamais vu auparavant une montagne aussi fine et aussi aigüe.

— En effet, dis-je, excité par la vue de cette hauteur. Il s'agit bien de l'îlot, cela correspond tout à fait au signalement donné par les marins de l'autre navire.

— Et aux mêmes coordonnées. Le capitaine a réussi à garder son sang-froid et a relevé la position approximative de ce rocher. C'était un bel exploit au milieu du raz-de-marée.

— Quand pensez-vous que nous pourrions y arriver ?

— Oh, dans quelques heures. Entre dix heures et midi, je pense. »

Sur ce je lui rendis ses jumelles, et il donna un ou deux ordres.

Au fur et à mesure que le bâtiment se rapprochait de cet écueil, j'eus l'occasion de l'observer plus à loisir. Le premier élément qui frappait, c'était sa forme absolument *singulière*. Il s'agissait d'une sorte de bulbe, comme si une colline immergée ne laissait voir que son sommet émergé, de forme gibbeuse. Cependant, l'élément extraordinaire était l'espèce de montagne qui la recouvrait : de section elliptique à ce que je pouvais en juger, elle pointait vers le ciel, et était légèrement recourbée à son sommet. Sa hauteur, par rapport à sa section, était tout simplement prodigieuse ; pour vous donner une idée, prenez une mine de crayon à papier très bien taillée et vous obtiendrez une image de ce rapport. Les parois étaient par conséquent extrêmement pentues. La couleur de ce rocher était d'un vert glauque et putride ; il devait être recouvert d'une sorte de masse de boues et d'algues gélatineuses et méphitiques ; d'ailleurs, on pouvait voir, vision hallucinante et grotesque s'il en fut, les miasmes fétides s'échapper du sol et monter dans l'air, le troublant comme la chaleur semble faire onduler l'air au-dessus d'un feu. Ces remugles iridescents passaient devant le soleil, semblant presque le faire bouillonner et changer de forme. J'eus peur un instant que ces émissions ne fussent léthifères, ne voyant aucune trace de vie — oiseaux de mer, phoques ou otaries... —, mais je cherchai à me rassurer presque aussitôt en me disant que ce qui vient des océans n'est pas toxique.

Nous stoppâmes aux abords de cette terre aux environs de onze heures et demie. L'odeur étrange et malsaine de l'îlot nous parvenait, à tel point que le capitaine me demanda si je voulais vraiment débarquer sur cet endroit qui ne lui avait pas l'air des plus sains. Mais je l'assurai de ma décision, et nous prîmes donc un frugal repas de midi, avant de partir explorer ce bout de caillou.

Une fois le canot descendu, je montai à bord avec trois marins ; et nous ramâmes résolument à l'île. L'odeur, désagréable à bord du navire, apparut véritablement délétère à proximité de la terre. Nous accostâmes, et deux marins durent s'accrocher un foulard autour du nez pour étouffer un peu cette odeur putride. L'îlot était bien, comme je l'avais supposé, recouvert de boues verdâtres. À peu près circulaire, il faisait un diamètre d'approximativement trente mètres ; l'espèce de pic central faisait lui environ vingt mètres dans son plus grand diamètre. D'une hauteur fabuleuse — proche des cinquante mètres, à ce que je pus en juger — sa paroi était lisse ; je soupçonnais d'ailleurs ce pic d'être issu d'une certaine activité volcanique sous-marine, ce qui pourrait expliquer naturellement sa finesse et ses parois lisses, qui étaient sans doute dues au refroidissement précipité du magma terrestre au contact de l'eau glaciale des

fonds marins. Le sol, lui, était plutôt glutineux, l'épaisseur de cette couche de surface limoneuse et quasi-gélatineuse semblait beaucoup plus importante que je ne l'avais tout d'abord cru. L'eau de mer, verdâtre, huileuse et spumescence, semblait essayer de nettoyer sans succès cette boue étrange. Je fis rapidement le tour de l'îlot, sans rien trouver d'intéressant ; ni pierres, ni coquillages, ni coraux, ni traces d'activité volcanique. Les marins, nerveux, commençaient à s'impatienter, aussi nous nous dirigeâmes vers le canot et le remîmes à flots.

Je notai qu'une curieuse et soudaine céphalée me vrilla tout-à-coup la boîte crânienne, et, de peur de m'être fait "contaminer" par les miasmes douceâtres et organiques de l'îlot au pic cyclopéen, je m'enquis de savoir si les autres marins ressentaient la même chose. Ils acquiescèrent d'un air inquiet, y compris les deux qui portaient les foulards, preuve que ceux-ci ne servaient à rien, où que les odeurs maudites n'étaient pas en cause. Nous revînmes rapidement au navire, et levâmes l'ancre peu de temps après. Les marins, apeurés par cet endroit étrange et vaseux, tenaient absolument à regagner la zone de pêche le plus rapidement possible. Nous repartîmes donc en direction du port.

Le bateau s'éloignait doucement sur la mer calme et le ciel vide, et, accoudé à la balustrade de la poupe du bâtiment, je regardais sans le voir cet écueil surgi des tréfonds de l'océan. Deux heures et demie après le début du retour, un tremblement soudain émit une vague qui fit tanguer le bateau. Je m'accrochai à la rambarde, et vis le capitaine qui se dirigeait vers moi, stupéfait, le regard fixé sur le rocher pointu et légèrement courbé, pointé vers le ciel. Je suivis son regard, et observai un spectacle incroyable et fascinant.

Dans un fracas colossal, sur l'horizon qui s'enténérait et s'illuminait progressivement d'étoiles — car le soir tombait très vite en ces régions éloignées —, l'îlot revenait à la mer. Nous le vîmes doucement s'enfoncer, presque péniblement, dans un véritable maelström d'écume bouillonnante ; et après une dizaine de minutes seulement, l'extrémité de la pointe du pic fut engloutie, créant un geyser d'eau spumescence. Le silence revint en quelques secondes, et la totalité de l'équipage resta pantelante et muette d'avoir assisté à ce spectacle absolument inouï. Puis, marqués, craintifs, ils retournèrent lentement à la manœuvre, et le voyage reprit son cours normal.

Je ne pouvais m'empêcher d'observer le point où, il y avait encore quelques heures, moi et ces quatre marins déambulions avec précaution sur une terre bourbeuse. Je me reprochai intérieurement de ne pas avoir pris d'échantillons de cette vase marécageuse, puis haussait les yeux vers la voûte céleste qui, à présent fortement assombrie, commençait à s'illuminer d'étoiles brillantes, à l'éclat non souillé par les lueurs parasites des constructions de l'homme. J'admirai la grande ourse et laissait baguenauder mon regard dans les constellations. Quand soudain, *j'eus la terrible révélation qui me fit perdre provisoirement la raison.*

Je me rappelai ce pic maudit, braqué vers le ciel de façon accusatrice, et je pris soudainement conscience que la direction pointée par ce rocher maléfique coïncidait avec la constellation d'Orion, *et plus précisément avec l'étoile Bételgeuse.*

Ce que j'avais vu, ce sur quoi j'étais monté, c'était l'extrémité de l'index de Cthulhu, qui désignait de sa griffe le système dont il avait jadis été banni, il y a des milliards d'années.

